

La géographie du Canada vue par des géographes français

André-Louis Sanguin

Volume 32, numéro 85, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021927ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021927ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sanguin, A.-L. (1988). La géographie du Canada vue par des géographes français. *Cahiers de géographie du Québec*, 32(85), 49–59.
<https://doi.org/10.7202/021927ar>

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

LA GÉOGRAPHIE DU CANADA VUE PAR DES GÉOGRAPHES FRANÇAIS

par

André-Louis SANGUIN¹

*Département de géographie, Université d'Angers,
41, place Louis-Imbach, Angers, France*

Depuis le début du siècle, le Canada a constitué pour les géographes universitaires français un thème d'étude plus ou moins en vogue et plus ou moins régulier selon les époques. En vérité, s'il existe en France une longue tradition de recherche vis-à-vis du grand pays nord-américain, cette tradition a toujours été davantage canadienne-française (québécoise et acadienne) que pan-canadienne. De fait, la Belle Province et le Nouveau-Brunswick ont alimenté et maintenu un courant de recherches depuis les œuvres de Blanchard et Deffontaines jusqu'aux contributions de Claval et George, en passant par les thèses de doctorat d'État de Biays, Chaussade, Lasserre et Vernex étant entendu que, quoi qu'on en dise, Blanchard fut le géographe du Québec et non le géographe du Canada.

Dans le *Répertoire des géographes français 1984*, 20 personnes étaient recensées comme étudiant le Québec mais 16 seulement étaient classées comme s'intéressant au Canada (Intergéo, 1984). En France, l'arbre québécois a souvent caché la forêt canadienne ! En d'autres termes, les géographes de l'Hexagone se sont souvent sentis plus à l'aise par rapport au fait spatial québécois que par rapport au kaléidoscope territorial canadien. Pour un esprit européen, il n'est pas impossible que la culture anglo-saxonne et protestante, la mécanique fédérale, l'immensité physiographique aient constitué autant d'éléments inhibiteurs faisant hésiter à s'engager plus en avant dans l'analyse d'un espace continental nécessitant une sorte de réglage mental et un décodage d'approche. À l'inverse, le Québec apparaissait plus sécurisant par un certain nombre de facteurs : société rurale ancrée dans son terroir, communauté linguistique, culturelle et religieuse, personnalités des régions.

Un inventaire rapide montre que, de 1906 à 1977, cinq ouvrages d'un genre différent ont été écrits par des géographes de France sur le thème de « la géographie du Canada ». Ce furent tout d'abord les judicieux panoramas de Siegfried écrits sous un éclairage politique (Siegfried, 1906, 1947). À l'intérieur du monument vidalien *post mortem* que fut la *Géographie universelle*, véritable quintessence codifiée du paradigme régional en géographie, Baulig réalisa les deux tomes consacrés à l'Amérique septentrionale qui restèrent longtemps la référence obligée de tout géographe français à propos du Canada (Baulig, 1936). Dans un registre totalement différent situé dans le

droit fil de la pensée brunhienne, Deffontaines traite des rapports entre l'homme et l'hiver au Canada selon une optique ethnologique et humaniste (Deffontaines, 1957). Enfin, plus récemment, à l'usage des étudiants de premier cycle universitaire, Pelletier concevait un manuel général aux préoccupations nettement pédagogiques et régionalistes (Pelletier, 1977). De 1906 à 1977, ce fut tout et ce fut peu...

Puis, tout d'un coup, en moins de 3 ans, 4 ouvrages convergents arrivent en rafale sur le marché français. Une telle simultanéité après une période de contributions clairessemées aurait de quoi surprendre si on ne la reliait pas à un aspect particulier du système scolaire français : les concours nationaux de recrutement pour l'enseignement secondaire que sont l'Agrégation et le Certificat d'aptitude pédagogique à l'enseignement secondaire (CAPES). Il faut savoir qu'en France nul ne peut enseigner dans le système public de niveau secondaire (collèges et lycées) s'il n'est pas titulaire du CAPES ou de l'Agrégation. Pour chacun de ces concours annuels où les candidats sont très nombreux et les lauréats beaucoup moins, un programme est mis en place par le ministère de l'Éducation nationale qui décide également du nombre de postes à pourvoir. Or, il se trouve que le Canada était au programme de l'Agrégation de Géographie en 1986 et 1987 et qu'il était inscrit au programme du CAPES Histoire-Géographie en 1987 et 1988. Ceci explique cela ! En d'autres mots, les quatre ouvrages recensés ici ont été publiés principalement à l'usage des milliers de candidats préparant le CAPES ou l'Agrégation. La publication de ces livres répondait donc à un besoin institutionnel immédiat. Bien plus, l'esprit et la logique des épreuves de géographie de ces concours si typiquement français n'ont pas été sans influencer le style et la grille d'analyse de certains de ces livres. En clair, la géographie pratiquée au CAPES et à l'Agrégation (et voulue comme telle par les jurys nationaux) donne la primauté à la méthodologie régionale, au savoir encyclopédique et aux catégorisations descriptives. Du coup, elle se bloque à un seul niveau d'analyse escamotant ainsi l'aspect capital des échelles et entraînant donc un tamisage des informations géographiques. Les contours de cette option et les choix de cet éclairage sur l'espace canadien méritent commentaire.

L'APPROCHE RÉGIONALE CLASSIQUE

Parmi ces quatre ouvrages convergents, *Espaces et régions du Canada* rédigé par Rougier (1987) représente le prototype de l'analyse régionale classique à méthodologie monographique. Dans sa présentation, l'auteur indique d'ailleurs que le livre a été écrit dans l'esprit du concours du CAPES dont il est membre du jury national. D'entrée de jeu, le paradigme régional est donc imposé. Mais, nuance de taille, il souligne aussi qu'il représente une vision parmi d'autres d'une partie de l'Amérique par un Européen, ce qui, sans doute, grâce au recul qu'apporte la distance et les origines, permet de remarquer ce que le citoyen du pays n'observe peut-être pas, tant c'est évident pour lui. De fait, ce principe de dichotomie entre l'analyse réalisée par un chercheur natif du pays et celle effectuée par un chercheur étranger apporte parfois une dimension supplémentaire riche d'enseignements.

Rougier indique également que son livre ne pouvait être qu'une étude de géographie régionale. Étude adaptée à l'échelle d'un authentique continent parce qu'il voulait faire appréhender ce territoire démesuré sous un autre angle, le faire connaître par l'expression de ce que l'on a pu ressentir sur place et faire partager ce sentiment d'aventure qui envahit l'esprit lorsqu'on se trouve dans ces solitudes désertiques et froides. Rougier est sans aucun doute le géographe français ayant réalisé le quadrillage le plus complet du Canada. À l'occasion de trois missions estivales de recherche étalées de 1982 à

1986, il a parcouru à l'intérieur du pays 80 000 km en trajets aériens et 40 000 km en parcours routiers.

Pour mieux comprendre ce livre et avant d'en étudier la charpente et la philosophie, il faut aussi préciser que Rougier, maître de conférences à l'Institut de géographie alpine de Grenoble, est le petit-fils spirituel de Raoul Blanchard. De fait, il est l'élève du doyen Paul Veyret qui fut lui-même le principal disciple grenoblois de Blanchard. L'auteur a d'ailleurs dédié son livre à la mémoire du « grand maître que fut Raoul Blanchard ». Cette filiation intellectuelle et scientifique, reliée aux contraintes paradigmatiques de la géographie du CAPES, explique mieux l'organisation de l'ouvrage et justifie, en quelque sorte, le choix adopté.

L'analyse géographique du fait canadien s'étend sur huit chapitres. Dans une habile introduction, les paramètres majeurs faisant l'originalité de l'espace canadien sont identifiés par quelques mots-clés brossés à grands traits : immensité, monotonie, poids du Nord, hiver, mosaïque... Le premier chapitre intitulé « Le pays, une terre de contrastes naturels et humains » est le seul véritablement consacré à une géographie générale thématique et trace les composantes de la physiographie et les principales facettes de l'environnement humain. Le lecteur se trouve ainsi rapidement au fait du décor physique et humain du Canada tout entier. Rougier distingue cinq ensembles géomorphologiques classiques, sept provinces biogéographiques et sept paysages naturels. Quant au peuplement et à la végétation, il en montre des aspects bien connus : le Québec et l'Ontario regroupant 62 % de la population, le glissement du centre de gravité vers l'Ouest, le tropisme des rivages du lac Ontario, la marginalisation du *Bypassed East*, la mutation dans la structure de l'immigration...

Dans un second chapitre, Rougier aborde la question des critères de définition à propos des espaces et des régions. D'une part, ce développement conceptuel aurait pu se retrouver soit dans l'introduction soit dans le premier chapitre. D'autre part, l'auteur reconnaît que dans « ce monde étendu comme un petit continent, le problème du découpage régional se pose suivant d'autres concepts que ceux que l'on connaît dans la vieille Europe ». Il dit se défaire au préalable des normes européennes en la matière tout en ajoutant que si la taille des unités spatiales diffère, la démarche pour les définir est fort ressemblante. Le lecteur canadien ne sera pas tout à fait convaincu par cette démonstration. On ne manquera pas d'être frappé par la confusion épistémologique et taxonomique entre espace, grand ensemble, région, pays. L'accord est pourtant unanime chez les géographes canadiens et dans l'opinion publique pour considérer les régions au Canada comme les sous-ensembles spatiaux de chaque province.

LES CONTRAINTES DU CADRE MONOGRAPHIQUE

En réalité, Rougier reprend point par point la taxonomie régionale établie par J. Lewis Robinson. Or, non seulement cette taxonomie est-elle loin de faire l'unanimité mais aussi est-elle peu utilisée dans l'approche géographique pan-canadienne (Robinson, 1956, 1983). Il faut comprendre que la géographie régionale comme branche et genre dans la discipline est peu pratiquée, peu enseignée et ne répond pas à des besoins réels dans le cursus universitaire. Elle ne fait pas partie de l'air du temps au Québec et au Canada. Plus précisément, sa situation est complètement à l'inverse de ce qui est observable en France (Forward, 1979 ; Robinson, 1981). Dans ce pays, la géographie régionale occupe une position institutionnelle sans commune mesure avec la modestie de son dynamisme scientifique puisqu'elle demeure, pour beaucoup, une des branches

nobles de la discipline. Or, l'auteur ne semble pas avoir saisi cette considérable différence intellectuelle et institutionnelle entre les deux pays.

Ainsi fortement inspiré de Robinson, Rougier présente en chapitres autonomes les six tableaux régionaux du Canada : le Canada de l'Atlantique et du Golfe, Main Street, le monde des Prairies, l'Ouest pacifique et cordilléran, l'immense bouclier, les espaces nordiques. Partout prédomine un aspect récurrent qui étonnera beaucoup de lecteurs nord-américains, à savoir la primauté des facteurs physiques dans l'identification régionale. Il n'est pas sûr que cette donnée mentale typique d'une démarche à la française corresponde réellement à l'espace vécu et perçu de chaque Canadien. Mais tout cela est dans la logique blanchardienne : but régional assigné à la géographie, synthèse régionale comme objectif central d'analyse, structure monographique conventionnelle (Sanguin, 1986). Cela explique pourquoi les six tableaux régionaux de Rougier obéissent rigoureusement au canevas blanchardien. Cette juxtaposition de tableaux épouse le plan à tiroirs allant des aspects naturels jusqu'aux faits économiques et urbains.

Combien est-il malaisé de parler de six régions au Canada ? Les régions ainsi présentées forment-elles de véritables régions ? En réalité, elles sont décrites comme des morceaux juxtaposés mais rien ne montre la structuration de l'ensemble en une mécanique opérationnelle. Ce type de découpage spatial typiquement européen employé en géographie régionale est plus difficilement soutenable lorsqu'on l'applique à un pays neuf comme le Canada aux vastes espaces et aux populations en perpétuel mouvement. On a un peu l'impression que l'auteur a voulu appliquer au Canada des années quatre-vingt la méthodologie employée par Blanchard pour le Québec des années trente et quarante. L'espace n'est pas le même, l'époque non plus...

Le lecteur se laissera envoûter par l'écriture et le style et parfois aussi par l'enthousiasme passionné de l'auteur. On retrouve chez Rougier une catégorie en voie de disparition, celle des géographes sachant écrire. Il faut entendre par là cette écriture géographique faite de simplicité, de clarté, de concision, du refus de l'hermétisme et du jargon ésotérique ; écriture faite aussi d'humanisme, de chaleur et de sensibilité aux travaux et aux jours. Rougier a parcouru le terrain et cela transparaît dans la présentation de quelques points forts du territoire canadien : la différenciation de la nature moins monotone qu'on ne le dit dans les Prairies, les conflits spatiaux dans l'Okanagan, le panorama descriptif des principales grandes villes canadiennes. Mais c'est sans doute dans les pages consacrées au Nord que le lecteur apprendra beaucoup, notamment sur la typologie des villes et communautés du Grand Nord, la description des pingos. Ou encore ces constats ignorés et relevés sur place : ainsi, à 10 km seulement au nord d'Inuvik, se dessine nettement la limite entre la forêt et la toundra, alors que moins de 400 km plus loin on atteint déjà le pack polaire permanent. Au gré des pages, un certain nombre de faits peu connus au Québec, parce que non véhiculés dans les médias, attire l'attention et change les perceptions : la production de bois de la Colombie britannique est le double de celle du Québec, Vancouver est le premier port canadien (59 millions de tonnes dont 90% aux exportations) et le premier port de la côte pacifique nord-américaine devançant largement Los Angeles (35 millions de tonnes) et Seattle (20 millions de tonnes). Vancouver est le deuxième aéroport canadien tandis que Thunder Bay représente le second port du pays (23 millions et demi de tonnes), l'Ontario a dépassé les neuf millions d'habitants tandis que Sydney — Glace Bay est la seule agglomération canadienne à avoir perdu des habitants entre les deux derniers recensements...

Par contre, quelques faits relevés ici ou là feront sursauter plus d'un observateur attentif : dire de Banff (3 000 hab.) qu'elle est la station touristique par excellence de

l'Amérique du Nord (p. 160), parler de Wabush — Labrador City (14 000 hab.) comme d'une petite conurbation du fer (p. 163), dire d'Ottawa qu'elle est la discrète capitale du Canada (p. 98) ou présenter la Radissonie comme une région en plein développement (p. 181), cela ne manque pas de surprendre. L'auteur fait l'impasse totale sur la fermeture dramatique de Schefferville et de Gagnon liée à la crise du fer tandis qu'il accorde un traitement inégal aux grandes métropoles canadiennes (Toronto : 2 pages et demie ; Montréal : 4 pages et demie) en exagérant le poids de Vancouver (7 pages) isolée et coupée du heartland alors que rien ou presque n'est dit sur Ottawa, pur produit spatial du fédéralisme en action. Dans ce dernier cas, il s'agit pourtant d'un appareil urbain en développement considérable (qui plus est à cheval sur deux provinces) doté du métro-gouvernement le plus puissant au Canada, la Commission de la capitale nationale.

Au total, les Éditions Ellipses nous offrent là un texte souple et aéré, agrémenté de 62 photos noir et blanc, 20 tableaux, 48 cartes et croquis et 67 références bibliographiques. La présentation claire et l'équilibre des parties en font un outil intéressant pour l'étudiant francophone européen. Cela semble moins vrai pour un lecteur de l'Amérique française qui trouvera là un Canada inusité.

L'ANALYSE MULTI-CRITÈRES « ENVIRONNEMENT-ÉCONOMIE »

Adoptant une approche d'un tout autre genre, Biays (1987), vieux connaisseur du Canada depuis 1949, effectue une analyse géographique selon un processus de croisement de deux plans. Dans une première partie, il prend en compte les cinq grands thèmes moteurs à l'œuvre sur la totalité du territoire : le fonctionnement et l'organisation de l'espace politique, les grands ensembles géomorphologiques, les milieux physiques, la population, l'économie. Il ne s'agit plus là d'une dissection et d'une ventilation régionales mais d'un état de la question à l'échelle du pays tout entier. Le panorama ainsi dégagé rend la saisie des faits plus facile aux lecteurs. Une fois le décor et la scène plantés, Biays creuse davantage son analyse par une présentation non plus régionale mais provinciale en six volets : Colombie britannique, Alsama, Ontario, Québec, Maritimes, Yukon et Territoires du Nord-Ouest. Cela colle de beaucoup plus près à la réalité canadienne car, en vérité, cette immense construction continentale est faite d'un support naturel aux larges ensembles sur lequel évoluent les œuvres humaines de 12 unités politiques bien distinctes et bien autonomes.

Pour ce qui concerne le premier des cinq thèmes moteurs, le lecteur ne peut qu'adhérer à la saisie pertinente de la formation politique du territoire (amputations au sud de 1783 à 1846, gains au nord de 1869 à 1949) ainsi qu'à l'évaluation du poids politique et démographique de chacun des États constitutifs de l'union. Le second thème aborde les grands ensembles géomorphologiques où Biays identifie le bouclier, les plates-formes, la cordillère, l'orogène appalachien et les Grands Lacs. Le troisième thème scrute les composantes du milieu écologique que sont le climat, les paysages végétaux, les sols et l'hydrographie. Un quatrième thème recouvre tout le volet démographique où Biays a tout à fait raison d'aborder cette question bloc provincial par bloc provincial. Il analyse l'évolution et la considérable mutation de l'immigration et met en lumière les aspects numériques de la question indienne et inuit. Enfin, le cinquième thème (de loin le plus important quant au traitement que lui accorde l'auteur) restitue à l'économie canadienne une vision globale qu'une lecture trop souvent provinciale occulte. Les performances de cet État grand en superficie mais petit en population méritent d'être soulignées : 1^{er} rang mondial pour l'hydro-électricité,

3^e rang pour le gaz naturel et l'aluminium, 6^e rang pour le blé, 9^e rang pour le pétrole. Il est bon aussi de savoir que le quart de l'électricité ontarienne est d'origine nucléaire et que le Québec exporte 20 des 106 milliards de kWh qu'il produit.

Dans une deuxième partie de l'ouvrage faussement intitulée « Les régions du Canada », Biays se rallie à une division en provinces car, dit-il à juste titre, elles tendent à intégrer ou intègrent déjà dans leur propre cadre des régions géographiques aux aptitudes diverses. D'où cet argument majeur : le pouvoir politique, la législation économique, la nature des rapports avec Ottawa sont les principaux agents d'intégration. À propos de la Colombie britannique, la double idée-force de l'auteur est de montrer l'organisation californienne de cette province en centre-périphérie ainsi que l'attraction irrésistible exercée par la conurbation washingtonienne d'Everett — Seattle — Tacoma (2,2 millions d'hab.). En Alsama, il souligne le paradigme centre-périphérie à partir de l'axe Edmonton — Calgary et de l'axe Regina — Saskatoon ainsi que le déséquilibre manitobain où Winnipeg concentre 57 % de la population de la province. En Ontario, il analyse avec beaucoup de pertinence la formidable mutation ayant affecté Toronto et Ottawa durant les quinze dernières années alors qu'il retient pour le Québec la menace que constitue le non-renouvellement des générations. Bref, à l'intérieur de chaque chapitre provincial ou pluriprovincial le lecteur retrouve un « inventaire multi-critères non régionalisant par grands secteurs d'activité » sans aucun exposé de géographie physique. On regrettera toutefois le format peu pratique du livre et la très mauvaise qualité de la cartographie.

L'APPROCHE THÉMATIQUE

La géographie d'un aussi vaste pays n'est-elle pas mieux appréhendée et cernée par une vision thématique ? C'est le choix délibérément adopté dans *Canada et Canadiens* sous la direction de Guillaume, Lacroix et Spriet (Guillaume *et al.*, 1985) ainsi que dans les textes recueillis par George sous le titre *La géographie du Canada* (George, 1986). Le premier ouvrage cherche à montrer en quoi le Canada constitue un modèle original, complexe, composite et contradictoire notamment dans ses paramètres économiques et urbains. Ce livre est l'œuvre d'une équipe qui s'est progressivement constituée au sein du Centre d'études canadiennes de Bordeaux, épine dorsale de l'Association française d'études canadiennes. Il a aussi le mérite d'indiquer clairement son objectif : affirmer une sensibilisation spécifique à la dimension canadienne de certaines problématiques, présenter l'expression d'une perception française des réalités canadiennes. L'ouvrage se subdivise en trois volets bien distincts : réalités historiques, géographiques et économiques ; la société canadienne contemporaine ; les cultures canadiennes. S'il n'est pas un livre entièrement écrit par des géographes et totalement à connotation spatiale, *Canada et Canadiens* comporte néanmoins des enseignements géographiques. Dans le premier volet sont successivement abordés la difficile affirmation de l'identité canadienne (P. Guillaume), l'espace canadien (M. Genty), le Canada comme modèle d'économie libérale contrôlée (J. Mesplier-Pinet). Le second volet du livre s'attache aux réalités de la politique au Canada (A. Mabileau et P. Quantin), au thème d'un État pas comme les autres (C. Emeri), à la diversité ethnique et à l'unité nationale (J.M. Lacroix). Enfin, le dernier volet (le moins géographique des trois) s'attache à la littérature québécoise (M.L. Piccione), à la littérature canadienne d'expression anglaise (P. Spriet), au théâtre et aux médias (P. Rouyer et M. Perrot). Malgré la variété des thèmes proposés et l'ambition de la pluridisciplinarité, cette contribution n'en cache pas moins les limites d'une synthèse impossible sur la réalité insaisissable de la mosaïque canadienne, cette autre Amérique.

Les 14 textes recueillis par George sous le titre *La géographie du Canada* sont issus de communications présentées en mars 1986 au Centre culturel canadien à Paris devant un public composé en majeure partie de candidats au CAPES et à l'Agrégation. Constatant que la submersion de la différenciation régionale a affecté la tradition vidalienne en géographie, les organisateurs du colloque ont adopté un nouveau paradigme : au lieu de reprendre le rituel sclérosant de la formule monographique, on s'attache à plusieurs thèmes et l'on construit sur ces thèmes. Un aspect de la biogéographie est traité par Richard, lequel s'intéresse à la végétation actuelle du Québec — Labrador, tandis qu'Hamelin s'attarde sur l'habitat rural aligné au Canada. Les aspects géographiques de la région vitale de la Colombie britannique, la place et le rôle de Vancouver dans l'espace nord-américain, la place des Prairies sont analysés successivement par Rougier, Picheral et Biays. Kosinski, spécialiste en la matière, scrute la géographie de la population au Canada. Puis interviennent des thèmes davantage économiques : la pêche dans l'Est (Chaussade), le libre-échange Canada — États-Unis (Manzagol). Différents collaborateurs se penchent sur les « aspects aménagistes » : les transports et leur rôle dans l'organisation de l'espace canadien (Lasserre), l'aménagement des ressources agricoles dans les régions métropolitaines (Bryant), l'aménagement dans les régions métropolitaines (Bryant), l'aménagement touristique du Grand Montréal (Soubeyran). On enchaîne sur une section consacrée à la géographie culturelle : la francophonie canadienne hors du Québec (Vernex), les thèmes anglo-saxons dans la géographie du Canada (Claval). Le tout s'achève par une bibliographie sélective sur la géographie du Canada à l'usage des candidats aux concours (Benko).

QUELLE GÉOGRAPHIE POUR LE CANADA

Les observations relevées tout au long de cette étude bibliographique permettent de dégager quelques considérations conceptuelles articulées autour de cinq idées centrales.

Un traitement du Canada différent outre-Atlantique

Ces quatre contributions présentent un traitement géographique du Canada passablement différent des ouvrages écrits par des chercheurs canadiens (Beauregard, 1968 ; Hamelin, 1969, 1975 ; McCann, 1982). L'idée de région naturelle est sous-jacente chez Rougier. Or l'économie canadienne n'est pas moulée dans le creuset de la nature. Cette primauté considérable accordée à la géomorphologie constitue à l'évidence une démarche intellectuelle complètement étrangère aux géographes canadiens et québécois, d'où l'impasse épistémologique observable dans la constatation suivante. Par cette démarche d'une part, le Bouclier est traité séparément des espaces nordiques et, d'autre part, des villes comme Sept-Îles, Chicoutimi, La Tuque, Sudbury et Thunder Bay, parties intégrantes du Canada de base, en sont séparées pour être versées dans le Bouclier. N'assigne-t-on pas à la cuesta de Niagara, à l'axe de Frontenac et au sillon des Rocheuses (Rocky Mountain Trench) un rôle qu'ils n'ont manifestement pas dans la géographie canadienne ? En d'autres mots, la division du Canada en régions naturelles constitue-t-elle aujourd'hui une base adéquate pour une étude poussée ? À lire ces quatre contributions, on a parfois l'impression que le Canada forme un État unitaire centralisé tant la diversité fédérale est gommée. Et pourtant les dix États provinciaux disposent de pouvoirs considérables et leurs politiques respectives engendrent bien des conséquences spatiales. Pratiquement partout, la question nationale

québécoise et le fait acadien sont au mieux banalisés, au pire occultés et, dans tous les cas, noyés dans le grand tout canadien.

Le Canada de base et le reste, c'est-à-dire le Nord

Aucune des contributions recensées n'a vraiment pris en compte cette notion fondamentale qu'est le rapport Canada de base — le Nord. Il s'agit pourtant là d'une dimension capitale dans le vécu collectif canadien. Le vrai Canada peuplé est un ruban d'à peu près 300 km de largeur collé à la frontière étatsunienne. Il y a, au Sud, un archipel d'espaces habités au milieu d'une mer de rochers et de forêts. Nier cette réalité constitue un contresens géographique. Le Nord, c'est là où l'œkoumène permanent et continu se termine. C'est là où les routes s'arrêtent. À 30 km au nord de Chicoutimi, le Nord commence derrière les monts Valin : après, il n'y a plus d'œkoumène ! Fermont, Moosonee, Churchill, La Ronge, c'est déjà le Nord... Le Nord est un milieu répulsif où personne ne veut aller. Il faut savoir qu'à Fermont (ville nordique la plus moderne, la plus pensée et la plus confortable), les très forts salaires distribués n'arrivent pas à retenir la population dont le taux annuel de rotation (*turnover*) est de 40 %. Il faut aussi comprendre que les espaces nordiques et le Bouclier forment les deux pièces d'un même ensemble. C'est l'anti-œkoumène ponctué çà et là de quelques petites oasis de peuplement (mines, barrages, bases militaires et scientifiques, réserves indiennes et inuit) non reliées entre elles et perdues dans l'immensité continentale : des enclaves d'œkoumène au milieu du *wilderness*...

Les thèmes fondamentaux non abordés

Beaucoup d'éléments de la véritable géographie canadienne sont passés sous silence ou amoindris. Rien n'est dit ou presque sur la formidable dynamique de la machine urbaine canadienne sous ses quatre facettes les plus nouvelles (*urban renewal*, *urban sprawl*, *gentrification*, ethnicité). Très peu ou pas de développements sont accordés au problème indien et inuit (la géographie des réserves). On peut d'ailleurs formuler la même remarque à propos des incidences spatiales du bilinguisme et du multiculturalisme. À peine quelques allusions à propos du rapport heartland-hinterland rythmant pourtant toute la vie économique et politique du Canada et qui constitue avec le binôme Canada de base — Nord l'autre facette de l'équation spatiale de ce pays (McCann, 1982). L'impasse est complète dans tous ces ouvrages sur l'aménagement du territoire perçu comme phénomène global d'un océan à l'autre. Aucune mention n'est faite de l'expérience des Municipalités régionales de comté menée au Québec depuis 1979 et qui apparaît comme une tentative de planification environnementale empruntant des voies inhabituelles. Enfin, plus encore que le réseau ferroviaire, les réseaux aériens, routiers et audio-visuels, ces véritables ponts circulatoires, constituent aujourd'hui le principe intégrateur de la raison d'être canadienne. Ce sont eux qui maintiennent la cohérence fonctionnelle du territoire *a mari usque ad mare* en gommant les effets pervers de la distance, de la « vastitude » et de l'éloignement. Or, cette problématique capitale est pratiquement ignorée dans les livres recensés.

Quel découpage pour analyser la géographie du Canada ?

Le concept de région est beaucoup plus une construction mentale qu'une réalité palpable sur le terrain avec ses formes et ses limites. Quelqu'un peut choisir de diviser un espace en un assortiment de régions. Une autre personne régionalisera le même espace de manière différente. Cela est dû, en bonne partie, à des buts poursuivis différents ou à des informations différentes. Tel groupe de géographes, quand il subdivise le Canada en régions, créera une carte notablement différente de celle confectionnée par un autre groupe de géographes tout simplement parce que chacun n'a pas sélectionné les mêmes éléments considérés pourtant comme essentiels dans son découpage. Les géographes se servent des régions comme système net de catégorisation, comme façon d'organiser un assortiment large et complexe de faits et de lieux pour aboutir à un nouvel assortiment d'espaces plus compact et significatif. Il est légitime de se demander aujourd'hui si la nature arbitraire de cette approche n'entraîne pas des fourvoiements et des inadéquations. L'exemple le plus probant, à ce propos, est fourni par le découpage du Québec réalisé par Rougier. Tout Québécois sera surpris de voir sa province disséquée et ventilée en trois parties différentes (le Golfe, le Bouclier, Main Street). Ces sous-découpages ne correspondent absolument pas à la réalité de la géographie québécoise davantage rythmée par le dilemme Montréal — Québec périphérique.

Plusieurs écoles de pensée s'affrontent quant à la division régionale du Canada. Une première école définit des unités relativement homogènes par leurs paysages, leur population, leurs activités économiques, indépendamment des limites provinciales et « territoriales ». Ce principe de division a été adopté par Watson, Nicholson, Warkentin et Robinson. On distingue selon ce principe 6 à 7 régions. Une seconde école, conduite par Hamelin, procède à une division zonale en Canada de base (œkoumène principal) surmonté d'un Pré Nord, d'un Moyen Nord, d'un Grand Nord et d'un Extrême Nord. Une troisième école est celle de McCann qui distingue un heartland et un hinterland. Le heartland, c'est l'Ontario méridional et le Québec méridional considérés comme une unité. L'hinterland, c'est l'arrière-pays, la périphérie, le reste. Une quatrième école à laquelle se rattache Biays se conforme tout simplement aux divisions en provinces et territoires. Cette dernière vision est sans doute la plus proche du « Canada tel qu'il est et des Canadiens tels qu'ils sont ».

Régionalisation à tous crins ou spatialité différentielle ?

Les parties et sous-parties des géographies régionalisantes ne sont-elles pas un découpage commode tout autant qu'arbitraire servant de cadre de travail pour l'établissement d'une étude descriptive ? À cause, sans doute, de l'énorme succès du traitement de la France en une juxtaposition de petits pays, on tente d'appliquer la même méthode au Canada comme si le traitement régional conféré à chaque espace analysé lui donnait une qualité d'unicité ou au moins une individualité, une personnalité tout à fait particulière. La nature canadienne n'est pas divisible en parts égales et certains espaces au caractère mélangé ou indéterminé défient toute classification précise. Ces espaces donnent une impression de confusion plus que de cohésion. D'où deux solutions à leur égard : ou bien on les ignore ou bien on les attache arbitrairement à une région adjacente plus facilement identifiable et dont le fort caractère permettra d'attribuer à ces zones confuses le qualificatif d'« espace marginal » ou de « marges ». Dans les deux cas, on triche avec la matière première qu'est le terrain.

Des frontières sont dressées autour d'espaces qui n'en demandent pas. Séparer le Bouclier des espaces nordiques semble factice car le Bouclier, c'est déjà le Nord. L'essai de régionalisation du Bouclier et des espaces nordiques effectué par Rougier montre les limites et les excès d'une telle entreprise. Combien est-il vain de vouloir régionaliser le Yukon avec ses 483 000 km² et ses 23 000 habitants ou encore les immenses Territoires du Nord-Ouest avec leurs 51 000 habitants éparpillés sur 3 426 000 km²! Pour régionaliser un espace, il lui faut un œkoumène continu, une substance humaine étoffée, un tissu fort de relations économiques, un filet circulatoire serré. La démarche régionalisante a comme principal défaut d'ignorer complètement le principe pourtant capital de spatialité différentielle : chaque type de phénomène possède son échelle spatiale propre. On ne peut faire coïncider les aires d'extension de tous les phénomènes.

LE CANADA : MOSAÏQUE OU PUZZLE ?

Dans un pays aussi démesuré et aussi peu densément peuplé que le Canada, il est permis de se demander si une géographie régionale, au sens classique du terme, est encore possible. Ne vaut-il pas mieux éviter l'écueil consistant à vouloir à tout prix diviser la Confédération canadienne en régions ? Il apparaît, en effet, impossible de trouver un système général de division de l'espace canadien respectant les limites propres à chaque ordre de phénomène. La multiplicité des divisions permet en fin de compte une appréhension plus satisfaisante de la réalité extrêmement complexe de ce pays. Par ailleurs, il est manifeste qu'il existe chez les géographes un manque d'unité de vue dans leur façon d'articuler l'espace canadien. Ce double blocage montre la complexité dialectique du réel et l'incertitude méthodologique des géographes. La manière de concevoir l'espace canadien se ressent des changements de fait modifiant la physionomie du pays. Des déphasages existent entre le réel et l'analyse qui en est faite. Dès lors, n'a-t-on pas davantage intérêt à considérer le Canada comme un palimpseste spatial au jeu compliqué et subtil à cause de trames différentes, d'interférences multiples et de grilles de lecture conjointes ?

Si l'on doit dire du Canada qu'il est une mosaïque, sa géographie doit en avoir les qualités : en effet, quand on admire une mosaïque ou le tableau d'un artiste-peintre, on les saisit dans leur totalité. De la même manière, une symphonie orchestrale s'apprécie dans sa totalité et non dans ses partitions secondaires. Finalement, si la géographie du Canada a les vertus de la mosaïque, il ne faudrait pas que sa vision régionalisante recouvre les défauts du puzzle, c'est-à-dire devienne un casse-tête au sens où l'entendent les amateurs de ce jeu de patience !

NOTE

¹ L'auteur a enseigné à l'Université du Québec à Chicoutimi (1970-1983) et à l'Université du Québec à Montréal (1984-1986).

SOURCES CITÉES

BAULIG, Henri (1936) *Amérique septentrionale*. Paris, Colin (2^e volume du tome 13 de la *Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois)
BEAUREGARD, Ludger (1968) *Le Canada, une interprétation géographique*. Toronto, Methuen.

- BIAYS, Pierre (1987) *Le Canada, environnement naturel, économie, régions*. Paris, Sedes, 170 p.
- DEFFONTAINES, Pierre (1957) *L'homme et l'hiver au Canada*. Paris, Gallimard, 297 p.
- FORWARD, Charles (1979) The Geography of Canada and its Regions in Canadian Universities. *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, 23 : 299-307.
- GEORGE, Pierre, éd. (1986) *La géographie du Canada*. Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 268 p.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1969) *Le Canada*. Paris, Presses universitaires de France (Coll. Magellan), 302 p.
- _____. (1975) *Nordicité canadienne*. Montréal, HMH Hurtubise, 438 p.
- GUILLAUME, Pierre et al (1985) *Canada et Canadiens*. Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 382 p.
- INTERGÉO (1984) *Répertoire des géographes français 1984*. Paris, Laboratoire Intergéo-CNRS, 313 p.
- MC CANN, Larry (1982) *A Geography of Canada : Heartland and Hinterland*. Toronto, Prentice-Hall, 500 p.
- PELLETIER, Jean (1977) *Le Canada*. Paris, Masson (Coll. Géographie des États), 230 p.
- ROBINSON, John Lewis (1956) The Problem of Geographical Regions in Canada. *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, 7 : 46-49.
- _____. (1981) Regional Geography of Canada in Canada. *Journal of Geography*, 268-271.
- _____. (1983) *Concepts and Themes in the Regional Geography of Canada*. Vancouver, Talon Books, 342 p.
- ROUGIER, Henri (1987) *Espaces et régions du Canada*. Paris, Ellipses, 222 p.
- SANGUIN, André-Louis (1986) Le paradigme régional, la pensée géographique et l'œuvre québécoise de Raoul Blanchard. *Cahiers de géographie du Québec*, 30(80) : 175-188.
- SIEGFRIED, André (1906) *Le Canada, les deux races. Problèmes politiques contemporains*. Paris, Colin.
- _____. (1947) *Le Canada, puissance internationale*. Paris, Colin, 4^e édition.

(Acceptation définitive en janvier 1988)